

« Chasse aux sorcières et révolte de classe »

La chasse aux sorcières se développa dans un environnement social où « la haute » vivait dans la crainte permanente des « classes inférieures ». Dans une période où ces dernières perdaient tout, il était raisonnable de redouter les noirs desseins qu'elles pouvaient entretenir.

Il n'est pas étonnant que cette peur ait pris la forme d'une attaque contre la magie populaire. La lutte contre la magie a toujours accompagné le développement du capitalisme et ce, jusqu'à aujourd'hui. La magie est fondée sur la croyance que le monde est animé, imprévisible et qu'il y a une force en toutes les choses, « l'eau, les arbres, les substances, les mots (...) ». De sorte que tout événement est interprété comme l'expression d'une puissance occulte que l'on doit déchiffrer et plier à sa volonté.

(...) Comme Stephen Wilson le souligne dans *The magical Universe*, les gens qui pratiquaient ces rituels étaient principalement des gens pauvres qui luttèrent pour survivre, essayant toujours de parer au désastre et espérant ainsi « apaiser, amadouer et même manipuler ces forces (...) afin de garder à distance la douleur et le mal et de recueillir le bien qui consistait en la fertilité, le bien être, la santé et la vie. » Mais au regard de la nouvelle classe capitaliste, cette conception anarchique et moléculaire de la diffusion du pouvoir dans le monde était une malédiction. Cherchant à contrôler la nature, l'organisation capitaliste du travail se devait de contrer l'imprédictibilité inhérente à la pratique de la magie et éviter que s'établissent des relations privilégiées avec les éléments naturels, tout comme les croyances en des pouvoirs accessibles seulement à quelques individus particuliers et de la sorte, difficilement généralisables et exploitables. La magie était aussi un obstacle à la rationalisation du procès de travail et une menace pour l'établissement du principe de responsabilité individuelle. En outre, la magie paraissait être une forme de refus du travail, d'insubordination et un instrument de résistance au pouvoir par la base. Le monde devait être « désenchanté » pour être dominé. »

Ces mots de Silvia Federici, extraits de son ouvrage *Caliban et la sorcière, Femme corps et accumulation primitive*, écrit en 2004, me semblent raisonner particulièrement avec notre situation sociale actuelle.

Au cours de ma résidence à L'attrape-couleurs, c'est précisément ce processus de désenchantement que j'ai cherché à questionner et tenté d'inverser.

Nous vivons dans un monde qui se complexifie avec l'arrivée de matières issues de la pétrochimie que l'on découvre toxiques, les dérèglements climatiques et tous les bouleversements qu'ils vont entraîner : déplacement des climats et des populations... Nos vies, nos expériences, débordent plus que jamais des cadres de pensées établis depuis le XVI^e siècle et la philosophie mécaniste de Descartes. Il paraît urgent de dépasser ces catégories dualistes, dichotomiques, hiérarchisantes et coercitives, sur lesquelles reposent nos sociétés contemporaines (homme/femme, nature/culture, rural/urbain, humain/non-humain) pour mieux habiter le monde et choisir ce par quoi nous souhaitons nous sentir habité.

J'ai tenté de matérialiser des phénomènes invisibles pour redonner accès à une écoute sensible du vivant.

Comment sommes-nous reliés à l'environnement dans lequel nous vivons ? Comment les plantes, l'eau ou les produits chimiques influencent nos modes de vie ? Comment se ressaisir des processus qui ont cours autour de nous sans que nous les voyions, sans que nous les sentions, afin d'entrer dans des relations plus profondes avec la matière qui nous anime et nous entoure ?

Je voulais m'intéresser à la végétation qui jouxte L'attrape-couleurs. Au plein cœur de l'hiver mon attention a vite été portée sur l'arum d'Italie, une plante qui résiste au gel et que l'on trouve en grande quantité autour du centre d'art.

J'en ai récolté et j'ai commencé à tenter de conserver les feuilles dans du plastique, comme un herbier mais avec un nouveau principe de conservation, c'est-à-dire sans séchage, laissant ainsi les plantes évoluer et entrer dans un processus de décomposition jusqu'à leur disparition. Leur devenir transparent. Comme les naturalistes, et les botanistes avant moi, je fus confrontée à un paradoxe : toute tentative de conservation engage une destruction. Puis j'ai découvert que toutes les parties de cette plante sont hautement toxiques mais qu'en suivant une recette de décoction précise, on peut en manger les tubercules et obtenir un remède anti-inflammatoire contre la toux et l'arthrose. C'est cette ambivalence qui m'a intéressé et que j'ai essayé de condenser dans ce dispositif confrontant des matières plastiques et végétales dont les temps de dégradation sont différents.

Les pièces en verre soufflées sur pierres, *Be Bi*, témoignent elles aussi d'un certain rapport à l'invisible. Il s'agit ici de matérialiser dans ces bulles, à la fois le souffle du verrier, l'espace qui entoure la pierre comme un interstice, et de s'ancrer dans un cycle minéral allant de la roche au sable fondu puis au souffle.

Les peintures, *Infuses*, elles, engagent les rapports qu'entretient la chimie de nos corps avec la nature et les matières issues de la pétrochimie. Elles visent à s'interroger sur les correspondances entre les formes à l'échelle microscopique et macroscopique, comme les réseaux de neurones et les réseaux de racines.

Sur le premier mur à droite en entrant dans l'atelier, j'ai réalisé un lavis à partir d'une décoction de baies rouges toxiques. Ainsi on obtient une peinture à la limite du perceptible, mais qui possède pourtant des propriétés. Cela m'a permis de faire un rapprochement entre corps et architecture, peau et mur.

Les bambous sont une tentative fragile de redonner une verticalité à ces végétaux qui ont été coupés et ont perdu leur vitalité pour rejoindre un nouveau régime d'être. Ils sont entourés à leur base de terre crue qui se fissure, évolue, et peut rompre à tout moment.

«Le dernier agriculteur Lyonnais»

J'ai rencontré Mr Perraud au milieu du mois de janvier. Il neigeait alors à gros flocons à Lyon. Nous avons discuté dans sa ferme de Saint-Rambert, là où il reçoit ses clients pour la vente directe. Il m'explique que cette exploitation est dans sa famille depuis quatre générations, et qu'aujourd'hui, il applique toujours les méthodes traditionnelles de son arrière-grand-père. Il ne veut pas l'étiquette bio bien qu'il n'utilise pas de pesticide, car selon lui ce label contraignant répond à un phénomène de mode, et c'est un modèle au sein duquel il y a des dérives comme dans le précédent (les cultures intensives existent aussi en bio). Il me raconte les évolutions de ses conditions de travail, l'avancée progressive de la ville qui grignote peu à peu ses cultures, ou l'arrivée des égouts et l'évolution des normes en ville qui l'on poussé à ne plus avoir d'autres animaux qu'un âne et quelques poules. Il me parle de sa médiatisation. Depuis quelques années, il enchaîne les émissions de radio et les reportages télévisés, dans *Échappées belles* sur France 5, sur canal +... Cette visibilité lui vaut aujourd'hui une clientèle nombreuse et fidèle. Des personnes sont venues le voir de Paris, me dit-il. Je sens un homme fier de son métier et de l'image de résistance qu'il infuse. Mais il fait froid ; à cette période de l'année les activités sont au ralenti et le temps est plutôt au rangement.

Nous sommes le 28 février lorsque je retourne visiter Mr Perraud. Nous vivons depuis deux semaines un printemps avant l'heure. La végétation se réveille, les arbres reverdissent et se parent de fleurs odorantes. Il me laisse aller voir ses arbres fruitiers situés au-dessus de la ferme. Certaines branches des abricotiers sont en fleur. S'il gèle, ce seront des fruits perdus. Il me dit que les Saints de glace sont tard cette année, les 11, 12 et 13 mai. Nous ne sommes pas encore sortis de l'hiver. Nous partons ensuite pour ses champs. Il me montre au loin une parcelle à la frontière de Lyon qu'il louait et exploitait auparavant. Seulement aujourd'hui, beaucoup de terres qu'il loue deviennent constructibles. Les propriétaires vendent alors leurs biens et Mr Perraud perd des terres cultivables. Je lui dis que c'est paradoxal tout cet engouement médiatique autour de lui et cette évolution qui va à l'inverse de l'agriculture locale que tout le monde plébiscite. Malgré quelques parcelles bloquées pour la culture, les plans d'urbanisme ne semblent malheureusement pas profiter à l'agriculture en ville, ségrégant toujours plus les activités humaines, les lieux de vie et les lieux où l'on cultive la nourriture, favorisant une déconnexion aux cycles de la nature, aux sols, et une augmentation des gaz à effet de serre.

Durant ces deux mois de résidence je me suis nourrie de texte féministes et écoféministes. J'avais une réticence auparavant, à lire des textes écoféministes car j'avais peur de tomber dans une littérature essentialiste, qui rapprocherait les femmes de la nature car elles seraient naturellement plus sensibles et à l'écoute de la nature, qu'elles seraient liées à la terre de par leurs qualités de fécondité, nourricière, etc... L'écoféminisme à l'inverse de mes a priori vise à déconstruire ces stéréotypes hérités de cette conception mécaniste de Descartes qui range les hommes du côté de l'action, de l'âme et de l'intellect, tandis que les femmes seraient du côté du corps, de la passivité et de la nature, et qui incite à « se rendre comme maître et possesseur de la nature »* au travers de la science moderne qu'il se propose de fonder. L'écoféminisme est un mouvement de lutte et un courant de pensée, qui part du constat que la femme et la nature ont été asservies dans un même temps, dans le but de les exploiter. Ce mouvement d'émancipation est apparu dans les années 1970 aux États-Unis, lorsque éclatent les premiers scandales sanitaires, des rivières contaminées, des épandages massifs... Les femmes alors pour beaucoup cantonnées aux activités du foyer ont peur pour leurs enfants et décident de manifester. Ce mouvement s'est historiquement et socialement construit. Il a été néanmoins dénigré par les courants de pensée dominants comme un défilé de femmes hystériques, de la même manière que l'histoire de la chasse aux sorcières, féminicide d'ordre mondial qui eut cours sur plus de deux siècles est passée sous silence. Ces femmes appelées sorcières, ont été stigmatisées comme de vieilles femmes laides oisives et frustrées, empoisonnant les gens pour leur loisir, alors qu'elles étaient guérisseuses, obstétriciennes - les médecins du peuple - et qu'elles avaient une connaissance empirique des plantes. Mais elles représentaient une menace pour l'ordre établi. À L'attrape-couleurs j'ai tenté de questionner ces espaces et ces activités socialement construites, en me ressaisissant des savoirs sur les plantes ou de gestes tels que la broderie, que l'on donnait à réaliser aux femmes pour ne pas qu'elles sortent. Les femmes représentent sûrement encore aujourd'hui une menace au vu de l'évincement de leur Historie et celles des luttes féministes, des manuels scolaires et des courants de pensée main stream. De fait, on continue parfois à élever les petites filles à l'intérieur, où elles sont en sécurité, tandis que les garçons « sont faits » pour jouer dehors où la plupart du mobilier urbain et sportif leur sont dédiés.

« La question historique la plus importante que pose le livre est de savoir comment expliquer l'exécution de centaines de milliers de « sorcières » à l'aube de l'époque moderne et pourquoi l'apparition du capitalisme s'est accompagnée d'une guerre menée contre les femmes. Les penseuses féministes ont élaboré un cadre qui permet de bien éclairer cette question. On s'accorde généralement à dire que la chasse aux sorcières avait pour but l'anéantissement du contrôle que les femmes avaient sur leur fonction reproductive et servait à ouvrir la voie à un régime patriarcal encore plus oppressif. La chasse aux sorcières a aussi été inscrite dans les transformations sociales qui ont accompagné l'apparition du capitalisme. Mon travail actuel n'est qu'une ébauche de la recherche qui serait nécessaire à l'éclaircissement des liens que j'ai mentionnés, en particulier le rapport entre la chasse aux sorcières et le développement actuel d'une nouvelle division sexuée du travail, confinant les femmes au travail reproductif. Il suffit cependant de montrer que la persécution des sorcières (tout comme le commerce des esclaves et les enclosures) fut un aspect central de l'accumulation et de la formation du prolétariat moderne, en Europe et dans le « Nouveau Monde ».(...)La redéfinition des tâches productives et reproductives et des rapports hommes- femmes à laquelle nous assistons dans cette période ne laissent que peu de doute quant au caractère construit des rôles sexués dans la société capitaliste. L'analyse que je propose nous permet aussi de dépasser la dichotomie « genre » et « classe ». S'il est vrai qu'avec la société capitaliste l'identité sexuelle devient le vecteur de fonctions spécifiques, le genre ne doit pas être considéré comme une pure réalité culturelle, mais doit être envisagé comme une spécification des rapports de classe. » Silvia Federici, *Caliban et la sorcière*, 2004.

Au sujet de l'écoféminisme, je recommande la lecture de l'ouvrage *Reclaim*, un recueil de textes écoféministes sous la direction de Émilie Hache, 2016. **Discours de la méthode*, Descartes, 1637